

FALSTAFF (1966)
ou les Carillons de Minuit

de **ORSON WELLES**

avec **ORSON WELLES, KEITH BAXTER, JOHN GIELGUD,**
MARGARET RUTHERFORD, JEANNE MOREAU, WALTER CHIARI

images **EDMOND RICHARD**

musique **LAVAGNINO**

Une reconstruction harmonieuse et cohérente de plusieurs pièces de William Shakespeare :

Henri IV, Richard II, Henry V, et les Joyeuses Commères de Windsor.

« J'ai fait - dit-Orson Welles - une mosaïque des répliques de ces différentes pièces. Malgré ses défauts Falstaff est un homme représentant une vertu en train de disparaître, la bonté ; mais son combat est perdu d'avance. C'est le personnage dans lequel je crois le plus. »

Le sujet : L'Angleterre au début du XVème siècle. Henry Bolingbroke, devenu Henry IV après avoir assassiné Richard II, est déçu par l'inconduite de son fils, le prince Harry, dit Hal, qui boit et fréquente les mauvais lieux en compagnie du vieux et débauché Falstaff. Le roi regrette parfois de ne pas avoir pour héritier Henry Percy, le jeune noble dit « Tête Chaude » qui ne pense que tournois et guerres, même si celui-ci se rebelle contre l'autorité royale.

Cependant, c'est le prince Harry qui tuera en combat singulier Percy, retrouvera la confiance de son père et coiffera la couronne sous le nom de Henry V, rompant tout rapport avec Falstaff qui en mourra de chagrin. C'est un film sur la filiation : doit-on choisir le père biologique ou l'adoptif ? Devenir un homme est-ce choisir ? Devenir puissant est-ce trahir ? Un père doit transmettre mais quoi ?

Deux hommes, un roi et un pochétron farceur au grand cœur, reconnaissant dans le même jeune homme leur raison de vivre.

Les personnages de Welles refusent éperdument la solitude. Ils le font d'autant plus qu'ils sont vêtus de solitude ; qui leur colle à la peau et au destin. Comme à leur auteur. Exilé éternel, Welles comme Falstaff, à une soif inextinguible de sympathie et un désir constant de séduire. Mais refuser la solitude ne veut pas dire en triompher.

Falstaff dit « Non seulement j'ai du génie, mais j'en donne aux autres. » C'est juste la signature, à peine cachée d'un autoportrait.

Comme souvent chez Orson Welles, le film est une histoire d'affection qui se conclut par une trahison. Oh ce regard de Harry sur Falstaff lorsqu'il

coiffe la couronne, ce regard qui tue pour toujours ce bon père adoptif. Le choix est fait. Et Henry V dit-on fut un bon roi. Quelle ironie !

La bataille de Shrewsbury est une séquence d'une force inouïe. Jamais à notre connaissance le caractère horrible et absurde dans sa vanité d'un massacre collectif n'a été révélée sur un écran avec une si poignante évidence.

« Falstaff » réaffirme une éblouissante effusion créatrice alliée à une culture et à une intuition sans pareilles. Cette œuvre retrouve en cours de route la peinture et la musique, la danse et l'architecture, l'opéra et le théâtre. Et ce point d'incandescence, où les savoirs et les formes se consomment et renaissent s'appelle poésie.